



Femme sous influence

Rosa MONTERO
Cruel, ironique, mais
aussi sensuel : un roman
tendu comme un arc et
d'une efficacité exemplaire

Chacun de ses romans navigue d'un genre littéraire à l'autre. Qu'elle aille du côté de l'anticipation (*Des larmes sous la pluie*, *Le Poids du cœur*) ou vers des histoires plus réalistes, voire intimistes (*Le Roi transparent*, *Belle et sombre*, *L'Idée ridicule de ne plus jamais te revoir*), la romancière espagnole séduit par son écriture aussi fluide qu'étrange. *La Chair* est le trajet d'une folie, celle de Soledad. A la veille de ses



★★★★
La Chair (La carne) par **Rosa Montero**, traduit de l'espagnol par Myriam Chirousse, 192 p., Métailié, 18 €

60 ans, elle est quittée par son jeune amant, qui retourne vers sa femme pour avoir un enfant. En plein « incendie mental », elle embauche un gigolo à prix d'or. Mais là où elle voulait vérifier son pouvoir de séduction, freiner le temps qui passe et se dominer elle-même, la voilà qui va céder à toutes les facettes de son côté obscur. Nous la suivons (loin) dans sa fuite en avant. Ironiste en chef, Rosa Montero montre force acuité et tendresse : « Une des rares choses positives quand on vieillit, la seule probablement, c'est la certitude qu'on ne va plus devenir fou », écrit-elle, dans une volonté de sortir son héroïne du gouffre. Elle le fera par la littérature : Soledad prépare une exposition sur les écrivains maudits, et s'identifie à eux. Dans la lignée de ses romans précédents (notamment dans *La Folle du logis*, qui reparait en poche), l'auteure brandit le pouvoir de la culture pour surpasser les douleurs intimes. Rosa Montero offre ici une histoire brève doublée d'une composition sur l'envoûtement. Soledad se raconte des histoires. Elle s'en fait une montagne, pour se prouver qu'elle peut encore la renverser. **Hubert Artus**